



LES AVENTURES DU LIEUTENANT WILLIAM BRAINT

(trilogie SF en 3 volumes)

2012, à treize années lumière de la Terre, le lieutenant William Brait s'écrase sur une planète inconnue.

Ses deux compagnons ont péri lors de l'accident. Lui, survivra grâce aux ressources alimentaire de cette étonnante planète. Au fil des jours, il va découvrir la machination ourdie par les puissantes multinationales.

Il va devoir sauver l'humanité, lutter et déjouer les complots et les pièges.

Brait sauvera-t-il la Terre et reverra-t-il Laura, sa tendre et bien-aimée ?

- Lieutenant Braint ?

L'homme qui venait de parler ne portait pas de casque protecteur. Il souriait, descendait lentement les marches métalliques du temposcaphe. C'était un grand gaillard rougeaud à la chevelure blonde, au faciès volontaire où brillaient des yeux d'un bleu très clair. Sa musculature se dessinait sous l'enveloppe de sa combinaison temporelle, chacun de ses gestes semblait calculé comme après des années d'entraînement. Ses bottes lestées foulèrent le sol et dégagèrent une poussière blanche. Il portait à la ceinture, du côté droit, ce qui pouvait ressembler à un pistolet ionique dont les témoins clignotaient sans cesse. Un microphone modulaire était placé devant sa bouche et ces deux mots, prononcés d'une voix atone avaient développé un léger brouillard blanc. Il portait sur l'épaule gauche un emblème que l'interpellé identifia rapidement: le globe terrestre, d'un bleu profond, sur un fond noir et barré d'un éclair rouge.

Le lieutenant Braint se sentit rassuré à la vue de cet insigne.

L'homme avait parlé un anglais dans lequel un accent traînant s'était mêlé.

- Lieutenant Braint, nous rentrons à la maison. Je suis venu vous chercher.

Un peu plus de quatorze années déjà ! Quatorze années standard, quatorze années terrestres, dont presque deux passées sur cette planète qui défie le temps et toutes les hypothèses des plus grands scientifiques de la planète-mère.

Pas une ride, pas un cheveu blanc, pas le moindre signe de vieillissement physiologique. Il se sentait comme au jour de son départ, en cet instant où la fusée ADIA l'avait emporté, lui et ses deux amis vers une destination d'étude de l'espace lointain vers des planètes situées aux confins de la galaxie, vers des lieux inconnus d'où les télescopes, même les plus puissants, n'avaient pas encore réussi à rapporter d'informations précises.

Le visage de Laura se dessinait à travers les hublots lorsque le feu s'était déchaîné à la base de l'engin et l'avait propulsé pour ailleurs.

Durant toute la période d'hibernation, le pilotage automatique avait rempli sa fonction sans faillir. La fusée avait largué les étages propulseurs et seul le module continuait sa course dans l'espace interstellaire.

Lorsque les clignotants se mirent au rouge et que la sirène hurla, la phase de réchauffement des corps des astronautes se mit en marche. Les trois amis se précipitèrent vers la petite salle de contrôle qui servait aussi de pilotage manuel et constatèrent que l'engin avait dérivé. L'ordinateur-pilote semblait hors d'usage ou en proie à une panne qui affectait la trajectoire initialement prévue.

En hâte, Gains gagna le poste de transmission, mais il fut impossible de joindre la base-Terre. Malgré des efforts répétés, l'espace restait muet, vide, froid.

Braint prit les commandes manuelles, ouvrit l'iris de l'appareil et transmit l'image sur le monitor de la cabine.

Il y avait, là, devant, à une centaine de milles, dans le quadrant 7-8-12, une boule bleue, enveloppée par endroit de traînées blanchâtres et diffuses. Le capteur indiqua que cette planète, du système Tirax2, pouvait accepter une forme de vie semblable à celle existant sur la planète-mère.

Il fallait uniquement fonctionner en manuel. Rapidement, avec des gestes précis et répondant à des opérations d'entraînement répétées, Braint bascula les commandes sur l'ordinateur de secours et lui demanda le calcul de trajectoire pour l'entrée dans une éventuelle

atmosphère.

Les coordonnées apparurent rapidement, mais elles différaient de celles utilisées lors des entrées dans l'atmosphère terrestre.

Mild enclencha les curseurs. Le module décrivit la courbe appropriée, réduisit sa vitesse, tandis que Braint surveillait les variations de trajectoire, les deux mains posées légèrement sur le volant de contrôle.

L'entrée se fit sans difficulté majeure. L'enveloppe tuilée absorba la chaleur due au frottement, bien que la température transmise semblât plus élevée que prévu. L'appareil survola ensuite ce qui pouvait ressembler à des terres couvertes de forêts, de lacs, de plaines verdoyantes.

Et soudain, il se mit à effectuer une vrille, à décrire une trajectoire hélicoïdale, la vitesse devenant vertigineuse.

- Casques, combinaisons, respirateurs ! Nous passons en phase 2 !

Braint venait de prévenir ses amis de l'imminence d'un risque d'"atterrissage" difficile. Ils s'équipèrent, se sanglèrent dans leurs fauteuils. Les arbres approchaient rapidement. Le module, emporté par sa vitesse, se cabra, effleura le sommet de ces arbres gigantesques, finit sa course entre les troncs majestueux. Le cockpit avait éclaté, la console de bord avait été pulvérisée par l'impact et les sièges secoués malgré la retenue des sangles de protection. Gains n'eut pas le temps de voir venir ce morceau de verre trempé qui lui transperça les carotides. Sa dernière image fut celle de sa fille Léa, jouant dans le jardin si vert de cette contrée du Vermont, appelant papa à participer à son jeu, puis le vert tourna au rouge pourpre, au noir, et ce fut la fin.

Mild s'était protégé, par réflexe inutile, le visage. Les morceaux brûlés et incandescents du fuselage du module avaient éclatés et touchés sa ceinture pourvue du pistolet ionique obligatoire. L'explosion, réduite car l'arme n'était pas en fonction effective, entama tout de même les chairs et Mild sentit son corps s'entailler, se pourfendre, et il revit, l'espace d'un instant, son oncle Job qui le faisait sauter sur ses genoux en lui racontant des histoires pas croyables. Le voile tomba et la douleur s'enfuit.

Braint se réveilla 12 heures standard plus tard. Un morceau de verre trempé était fiché dans son épaule gauche, du sang coagulé collait à ses doigts et le computer ressassait inlassablement l'éventualité d'un "atterrissage" difficile.

Sur son épaule droite, l'emblème aux 50 étoiles, assigné d'un USS

633, lui fit reprendre ses esprits. Ses deux compagnons gisaient, là, derrière lui.

La mission, pourquoi cette dérive?

Et soudain, il se rendit à l'évidence: il respirait, il vivait, l'oxygène imprégnait ses poumons et ses facultés, sinon physiques du moins intellectuelles ne semblaient pas altérées.

Un coup d'oeil rapide sur le computer-bis, le temps de faire une analyse de l'environnement, à condition que les capteurs ne soient pas hors circuits.

La réponse fut rapide : 21% d'oxygène, 50% d'azote, 3% d'oxyde de carbone, 3% de vapeur d'eau, 23% d'un gaz inconnu et non identifiable par le computer.

Après réception des analyses effectuées par l'ordinateur, Braint comprit rapidement pourquoi il pouvait respirer sans gêne (heureusement car son casque-respirateur avait été arraché lors du crash). Les conditions gazeuses semblaient tout à fait convenables mis à part cette inconnue concernant ce gaz mystérieux, incolore, inodore, détecté mais non identifié par l'ordinateur-bis, qui lui, n'avait pas rendu l'âme.

Par le cockpit éclaté, une branche d'un végétal de haute taille - 100m sans doute - qui ressemblait à un mélèze, avait pénétré dans la cabine de pilotage. Une forte odeur citronnée prenait aux narines.

Braint se tourna vers ses compagnons sans vie; leurs visages étaient détendus et paisibles, aucune angoisse ou peur des derniers instants ne s'y lisait. Ils reposaient, dans leurs fauteuils, sanglés, et leurs insignes US brillaient sous la lueur diffuse du système d'éclairage de secours qui s'était automatiquement mis en marche.

Braint se dit que la première chose à faire était de s'occuper de ses deux compagnons.

Plus tard il tenterait, si le système fonctionnait encore, de contacter la base-Terre, afin de l'informer des événements et de demander un secours auquel il ne croyait guère.

Son épaule le faisait tout de même souffrir. Le morceau de verre trempé, d'une dizaine de centimètres de long, effilé comme une lame de poignard s'était planté au sommet du biceps mais n'avait pas atteint l'artère humérale. Les muscles étaient endoloris et tuméfiés. Il défit les sangles qui le retenaient au siège et se dirigea vers la porte métallique qui donnait accès vers l'arrière du module, non sans jeter un regard attristé vers ses deux amis.

Là, un couloir d'une trentaine de mètres, le long duquel s'ouvraient à intervalles réguliers les portes des pièces secondaires: la petite salle de repas et sa cuisine, les chambres, le cabinet de toilette, la salle de détente et de réunion, la pièce où était entreposé le matériel scientifique pour les études prévues, la salle d'hibernation, l'atelier comportant tout le matériel nécessaire aux réparations en cas de problèmes techniques, la salle de recyclage de l'air ambiant, et enfin, tout au bout à droite, la petite infirmerie où il pensait trouver de quoi se panser. A l'extrémité du couloir, enfin, une dernière porte donnant accès sur la salle des propulseurs atomiques placés de chaque côté du sas de décompression.

Finalement, seul l'avant du module avait souffert; toute la partie médiane et arrière semblait en bon état.

L'armoire de secours contenait ce qu'il fallait pour des premiers soins: désinfectant en aérosol, pansements divers, sulfamides en poudre. Le plus délicat et douloureux fut d'extraire, de sa main droite, le morceau de verre. Des larmes coulèrent de ses yeux, le sang se remit à couler mais il compressa rapidement la plaie, désinfecta, enrroula une bande épaisse sur le haut de son bras. Deux cachets de pernégozine suffiraient pour le moment à limiter le risque d'infection et à calmer la douleur lancinante.

Son esprit revint vers ses deux compagnons. Quelle solution adopter?

Finalement il se dit que la conservation dans les caissons cryogéniques était encore ce qu'il y avait de plus approprié et de plus sûr pour prévenir tout risque de dégradation des corps.

C'est avec grand peine, à cause de son bras gauche et du poids de ses deux amis qui n'étaient pas des mauviettes, qu'il transporta, avec une tristesse mêlée de rage, les deux corps vers l'arrière.

Placés dans les caissons de verre, sur le dos, les yeux maintenant clos, la température commença à descendre; le processus durerait une bonne heure jusqu'à ce qu'elle se stabilise au zéro absolu de 0° K.

Braint se détourna de ses deux amis et rejoignit la salle de pilotage. Il n'avait pas encore réellement réalisé la situation dans laquelle il se trouvait, les événements s'étaient succédés rapidement, il avait réagi par automatisme. Il lui fallait recouvrer ses esprits, faire le point, réfléchir à une ou des solutions pour se tirer de ce mauvais pas et surtout, survivre.

Il était là, seul, si seul, dans ce module endommagé et inopérant, sur cette planète totalement inconnue. Il tournait et retournait entre ses mains la photo de Laura qu'il portait toujours dans sa poche poitrine. Des nouvelles avaient-elles déjà été transmises par les relais de surveillance, était-on informé sur Terre de l'accident survenu? Rien n'était moins sûr, en fait quasiment impossible, puisqu'il faudrait treize années pour que les ondes signalant l'accident parviennent sur Terre ! Il sortit de sa torpeur, son caractère volontaire reprenant lentement le dessus. Il était en vie, seul cela comptait pour l'instant, sa blessure ne semblait pas trop grave, l'atmosphère semblait propice à la vie humaine et Fred, le jumeau de l'ordinateur central avait pris le relais.

Parer au plus pressé. Lancer toute la série d'investigations prévues dans ce genre de situation - jusqu'à présent il ne l'avait effectué que lors

des multiples simulations obligatoires dans le centre d'entraînement de York Town. Non seulement les apprentissages en fictif allaient lui rendre sans doute un grand service, mais sa raison lui dictait que sa survie allait dépendre des résultats des investigations que lui et Fred allaient lancer.

L'atmosphère -une seconde fois, pour être sûr-, la température extérieure - bien que celle-ci n'eût pas modifié sensiblement celle de l'intérieur de l'appareil alors que le cockpit avant n'existait quasiment plus - la pression atmosphérique - la dépressurisation forcée n'avait fait ressentir aucune modification notable - l'analyse du fonctionnement de tous les instruments de bord pouvant encore fonctionner, l'état des capteurs externes, l'état des liaisons-radio, le propulseur atomique, les cellules solaires, enfin tout le "bazar" comme l'on disait dans le jargon des pilotes. Heureusement que Fred était là, car lorsque Braint lança les premières demandes, la machine réagit dans le sens souhaité et commença son travail de fourni.

- Mon vieux Fred, tu vas faire du super-boulot , chuchota Braint en tapotant sur la console.

3

Fred avait une réputation à défendre. Laissé sur la touche depuis tout ce temps, il allait enfin pouvoir montrer qu'il était capable du meilleur. L'orgueil quoi !

En quelques minutes, les renseignements demandés apparurent simultanément sur l'écran et l'imprimante de bord :

Atmosphère: confirmation de 21% d'oxygène, 50% d'azote, 3% d'oxyde de carbone, 3% de vapeur d'eau, 23% d'un gaz inconnu toujours non identifié.

La température extérieure, au moment de la saisie était de 21.6°C, ce qui expliquait que la température interne du module n'avait pas été sensiblement modifiée.

La pression atmosphérique locale affichait 1,03 bars, ce qui sur la Terre aurait laissé présager d'un beau temps dû à un anticyclone bien présent. La dépressurisation forcée due à l'éclatement du cockpit n'avait pas engendré de problème particulier car les modules interstellaires sont confinés à 1,016 bars, pression médium et standard de ce que l'on trouve sur Terre.

Fred annonça qu'il pouvait fonctionner et était en train de le prouver,

mais son grand frère Tommy avait subi des lésions irréparables. Console visuelle, imprimante, radar géophysique, capteur infra-rouge, tout cela tournait au mieux. L'enveloppe plombée des propulseurs atomiques n'avait pas subi de dommages et aucune fuite radio-active n'était à craindre. Les cellules solaires externes étaient indemnes. Au niveau des liaisons radio, Fred annonça que l'on pouvait recevoir mais non émettre.

- Fred, t'es un chef, fais-moi un check-up des réserves nutritionnelles, de l'état des batteries de secours; après je te fiche la paix.

Les réserves de nourriture, compte-tenu du voyage qui avait été subitement écourté et du fait qu'un seul homme demeurait en vie, permettraient à Braint de subsister pendant 3 mois.

Braint mit son compagnon au repos et se dit que dans 3 mois il serait mort à moins qu'il ne se cryogénise avant ! Laisser un message vers les relais intermédiaires ? Il ne pouvait apparemment pas émettre. Réparer ? Mild, le spécialiste électronique-radio reposait dans son caisson de verre derrière la porte de la cabine.

La fatigue commençait à envahir le spationaute. Fatigue physique, douleur lancinante à l'épaule gauche, la faim tirillant l'estomac, lassitude, tristesse due à la perte de ses deux compagnons, sentiment d'isolement total et désespoir que quiconque puisse déceler rapidement l'accident survenu et intervenir afin de le sauver. Il gagna le couloir d'un pas traînant, gagna la chambre et s'allongea afin de prendre un peu de repos.

Il bascula un interrupteur et transmit ces quelques mots :

- Fred, je te réveille, désolé, moi je m'endors. Fais moi signe dans deux heures. Pendant ce temps essaie d'envoyer, toutes les dix minutes, un message de détresse en spécifiant notre position. Bye.

Le module décrivait une vrille infernale, les arbres se rapprochaient, et par le hublot il voyait Laura qui semblait prononcer des paroles qu'il ne saisissait pas. Des morceaux de verre inondaient l'espace de la cabine, une sorte de disque de petite dimension oscillait doucement au-dessus de son visage pendant qu'une planète qui était bleue virait au gris-cendre.

Braint avait l'habitude, les cauchemars étaient l'occupation favorite du quart de son temps, mais cette fois, il le ressentit différemment. Plus présent, plus réel, presque palpable.

Ce qui fit que Fred n'eut pas le temps d'envoyer le bip-bip de réveil, car Braint avait déjà ouvert les yeux.

‘Tenter une sortie’ comme l'on dit dans le jargon, ‘mais avant, refaire le pansement et manger un bout’ se dit-il.

Il se dirigea vers le local tenant lieu d'infirmerie et défit la bande qu'il s'était appliquée peu de temps auparavant. La plaie s'était résorbée, et à sa grande stupéfaction on ne voyait trace de cicatrice. ‘Bon sang, ces cachets de pernégozine sont diablement efficaces!’ songea-t-il.

Dans le local contigu, il dénicha une nouvelle combinaison et en profita pour s'armer d'un pistolet ionique et d'un détecteur de radio-activité. La combinaison possédait, sur la poitrine, un clavier permettant de rester en liaison avec Fred.

Du côté de la cuisine, il trouva des aliments lyophilisés enrichis en protéines et sucres : gel de banane, lyophilisat de jaune d'oeuf, sirops de divers fruits concentrés et pâte protéique fabriquée à partir de on ne savait quoi. A défaut de remplir un estomac affamé, ces aliments avaient l'avantage d'apporter au corps humain l'essentiel des éléments nécessaires et indispensables à son fonctionnement optimal.

Il gagna la salle de pilotage et remit Fred en état de veille.

- Fred, je vais faire une petite balade. Connecte-toi sur mon récepteur. Ah ! un détail, précise-moi la date et l'heure.

Fred ne se fit pas prier et afficha: 31 janvier 2012, 13:43:22.

- Merci, Fred. Nous sommes donc partis depuis 13 années-standard et j'imagine qu'à la vitesse à laquelle nous voyagions, nous avons dû parcourir pas mal de nos bons vieux kilomètres terriens!

Il regagna le couloir, et sans mettre en fonction la décompression du sas qui apparemment ne s'imposait pas, ouvrit la porte arrière.

L'escalier aluminisé se déplaça sans un bruit et il posa lentement le pied droit sur la première marche.

L'atmosphère était limpide, il y avait une odeur assez prononcée de citron qui vous prenait aux narines. Le module avait raclé le sol sur une bonne centaine de mètres, ouvrant un sillon dans ce qui était une forêt. Une forêt de mélèzes gigantesques ou du moins d'arbres s'apparentant à des mélèzes. Une végétation plus basse habitait les espaces laissés libres entre les grands arbres et de-ci de-là des arbustes inconnus, aux tiges ligneuses et d'un pourpre prononcé émergeaient par bouquets.

Braint s'enhardit à descendre l'escalier et posa le pied sur le sol de cette planète inconnue.

Une chose le surprénait et le rassurait à la fois. Cette planète semblait, d'après les résultats obtenus par Fred, permettre sa survie respiratoire, et elle avait développé une forme de vie végétale qui supposait d'autres

imbrications biologiques. Insectes, bactéries, formes de vies animales plus ou moins avancées ?

Il explora les alentours sur un rayon d'une centaine de mètres mais ne découvrit pas d'autres formes vivantes qui auraient pu faire avancer son hypothèse. Il fallait explorer sur une étendue plus large, voire la planète entière! La libellule emportée dans le module pourrait peut-être le renseigner à ce sujet.

Il se sentait léger, cette planète avait sans doute un diamètre inférieur à celui de la Terre ou une texture interne faite de métaux atomiquement moins lourds. L'atmosphère le rendait euphorique et il sentait en lui une force physique et mentale grandissante.

"Cette petite visite ne m'apportera rien de plus, on se croirait au nord des USA avec des plantes venues de l'Indonésie."

Il regagna le module, gravit l'escalier du sas et se dirigea vers la salle de contrôle. Profondément enfoncé dans le fauteuil moelleux, son esprit vagabondait quant à la conduite à tenir.

"Voyons si Libellule peut toujours voler de ses propres ailes".

Fred confirma que "Libellule " ne demandait pas mieux que de se dégoûter un peu.

- Projette-la moi pour une exploration sur un rayon de 300 km alentour. Qu'elle prenne des photos magnétiques que nous pourrions scanner; en cas de pépin, même mineur, il faudra la rapatrier au plus vite. Je n'ai qu'elle pour me donner des renseignements sur l'extérieur.

- O.K. Je prépare demoiselle. Me fait beaucoup bosser ces derniers temps. Bye.

Et Fred enclencha la connexion vers Libellule qui dormait dans la soute.

A l'arrière du module, une trappe s'ouvrit, et dans un jet de vapeur Libellule s'élança verticalement. Ses yeux à multifacettes prenaient déjà de multiples photographies de ce qu'elle survolait: le module prisonnier de sa forêt de mélèzes, puis en s'inclinant suivant la courbe définie par Fred, elle survola des lacs bleutés entourés de ce qui pouvait ressembler à des roseaux géants, des plaines herbeuses et verdoyantes comme il en existe dans le sud de l'Angleterre. Tout alentour n'était que végétation luxuriante, développée, nourrie par la forte humidité du sol et les rayons chaleureux d'un soleil qui brillait haut dans le ciel.

Son escapade dura moins de deux heures et elle rejoignit son nid, transmettant aussitôt à Fred les renseignements glanés, autant

numériques que visuels. Le numérique fut avalé et analysé, le visuel scanné, imprimé, délivrant une cartographie des environs.

Braint attendait les résultats de cette sortie et scrutait l'écran.

Durant cette attente, ses pensées allèrent une fois de plus vers Laura, vers ses yeux noisette, son sourire enchanteur et perpétuel